

En complément de l'entretien avec Marion Graf, quelques extraits du livre choisis par Isabelle Baladine Howald

La sœur aînée de Robert, Lisa, m'avait prévenu que son frère était extrêmement méfiant. Que fallait-il faire ? Je restais silencieux. Il resta silencieux. Le silence fut la passerelle étroite par laquelle nous nous sommes rejoints. La tête en feu, nous avons marché à travers la campagne, un pays de collines, de forêts et de prairies qui n'avaient rien de démoniaque. Robert s'arrêtait parfois pour allumer une Maryland, tenant un instant la cigarette sous son nez pour en humer l'arôme. (26 juillet 1936)

*(...) j'avais écrit tout ce que j'avais à écrire. J'étais comme un poêle mort, entièrement consumé. Je me suis bien acharné à écrire encore (...) j'avais beau me torturer les méninges, je n'en tirais que des âneries. Les seules choses qui m'aient jamais réussi sont celles qui ont pu mûrir paisiblement en moi, les choses que, d'une façon ou d'une autre, j'ai vécues. A cette époque, j'ai fait quelques malheureuses tentatives de suicide. Mais je n'étais même pas capable de faire un nœud coulant correct. Pour finir, nous en sommes arrivés au point où ma sœur Lisa a dû m'emmener à l'asile de la Waldau. Devant la porte ouverte, je lui a demandé : « Est-ce que nous faisons ce qu'il convient de faire ? » Son silence m'a suffi. Que pouvais-je faire d'autre qu'entrer ? Il est absurde et grossier d'exiger que j'écrive dans cet hospice. Le seul terrain sur lequel un écrivain peut produire, c'est la liberté. » (23 avril 1939)*

*Savez-vous pourquoi je n'ai pas réussi, comme écrivain ? Je vais vous le dire : je n'avais pas assez d'instinct social. Je n'ai pas assez joué la comédie sociale. C'est sûr et certain ! J'en suis parfaitement conscient aujourd'hui. Je me suis trop laissé aller à mon plaisir personnel. Oui c'est vrai, j'avais des dispositions pour devenir une sorte de vagabond et je me suis à peine défendu contre cette tendance. Pour moi, ce qui me convient, c'est de disparaître aussi discrètement que possible. » (28 janvier 1943)*

Il aide à trier les lentilles, les haricots et les châtaignes, ou à coller des sacs en papier. Il s'affaire à faire des piles aussi hautes que possible et proteste si on le dérange. Dans son temps libre, il lit de préférence des revues illustrées jaunies ou de vieux livres. Il n'a jamais montré la moindre velléité de reprendre une activité artistique, dit le Dr Pfister. A l'encontre des médecins, du personnel soignant ou des autres patients, il manifeste une profonde méfiance qu'il tente habilement de cacher sous une politesse cérémonieuse. Quiconque ne garde pas ses distances s'expose à une grosse rebuffade. (...) Après le déjeuner, nous escaladons une colline près d'Herisau et buvons trois bouteilles de bière sur la terrasse d'une auberge, au soleil et cela lui plaît... Pour terminer nous nous arrêtons dans une pâtisserie où il engouffre et se délecte de huit tartelettes. (15 avril 1943)

*Vous voyez, une sorte d'appointé, voilà ce que je suis, et je veux le rester. J'ai aussi peu d'appétit pour le grade d'officier que vous. Je veux vivre avec le peuple et disparaître dans le peuple. Voilà le plus convenable pour moi. (9 avril 1945)*

Jamais encore le côté vagabond de Robert ne m'est apparu aussi nettement que ce matin, il est d'une rare exubérance. Le bas des pantalons roulé, le nez au vent, il évalue la position du soleil et m'attrape par le bras quand une troupe de paysans se montre au loin : « plus vite, pour ne pas tomber sur eux ! » Il a beau n'être encore jamais venu dans cette région, il garde le cap. Nous engloutissons jambon et bière au restaurant Tannenberg. (12 août 1945)

*Dès que la relation entre la société et les artistes cesse d'être tendue, ceux-ci s'engourdissent. Il ne faut surtout pas qu'ils acceptent de se faire dorloter, sous peine de se sentir obligés d'adhérer aux circonstances, qu'elles qu'elles soient. Jamais, même dans les périodes de très grande pauvreté, je ne me serais laissé acheter. J'ai toujours aimé ma liberté, plus que tout.* (Jeûne fédéral 1949)

Plus tard la conversation dérive sur Berne. Robert me demande qui je connais là-bas. J'énumère deux ou trois noms. Berne, je n'y suis guère allé que dans le cadre de mes obligations militaires. Mais qui Robert fréquentait-il là-bas ? Il tourne la tête de mon côté, et d'une voix plus basse : « *moi-même !* » (5 février 1950)

Le mort couché dans la neige, sur la pente, est un poète que ravissaient l'hiver et la danse des flocons, espiègle et légère – un vrai poète qui, comme un enfant, aspirait à un monde de silence, de pureté et d'amour. Dans sa poche intérieure, on trouvera trois lettres et une carte postale adressées à son nom : Robert Walser. (Noël 1956)